
Anne-Marie Tatsis-Botton

Arles, entre Nigeria et Thaïlande

Arles : grand soleil pour la deuxième année consécutive. Un mistral joyeux, tonique, pas assez fort pour être désagréable. Et, veine !, samedi matin, j'ai pu sécher les « croissants littéraires » pour aller au marché boulevard des Lices : l'an passé, j'avais été privée de mon école buissonnière habituelle pour cause de 11 novembre... Épices, olives, saucisson d'Arles, bouquets de lavande, boissellerie, poteries vernissées, il faut prévoir une annexe à la valise, pour le retour.

À part ce manquement, mon assiduité a été exemplaire – sans le moindre mérite puisque tout était passionnant, conférences, ateliers ou tables rondes. Ils seront sûrement amplement racontés et commentés. Au pire, les absents et les oublieux devront attendre un an, et la publication des actes.

Le choix des ateliers relève souvent du hasard. Ira-t-on à ceux dont on connaît, peu ou prou, la langue ? Ira-t-on à la rencontre d'une langue dont on ne sait rien ?

Pour moi, il y eut d'abord l'atelier d'anglais animé par Mona de Pracontal. Elle nous a présenté un extrait du roman qu'elle est en train de traduire : *Half of a yellow sun*, de la Nigériane Chimamonda Ngozi Adichie, et dont l'action se passe pendant la guerre du Biafra.

Comment « personnaliser » le discours de personnages maîtrisant l'anglais à des degrés divers ? Celui de l'employé instruit, au discours précautionneux et terriblement correct, celui du domestique qui se débrouille avec un vocabulaire utilitaire complété avec des mots igbo... Comment faire pour ne pas tomber dans le français « petit nègre » indifférencié que les « indigènes » étaient censés parler, au temps du colonialisme ? La traductrice a

travaillé avec des collègues et des amis originaires de pays proches, comme la Côte d'Ivoire. Mais beaucoup de questions demeurent : le français parlé dans l'Afrique francophone est-il un bon modèle pour rendre l'anglais parlé dans la zone anglophone ? Comment un domestique s'adresse-t-il à son employeur ? En anglais, « sah ». Comment le rendre ? « Patron » ? Ou « monsieur », écrit « missié » ? Quelles sont les fautes de français induites par les structures de la langue igbo ? Doit-on laisser tous les verbes au présent ? Les conjuguer ? Quelle est l'attitude des locuteurs locaux envers le tutoiement ? etc., etc.

Bref, que faire pour qu'un discours qui dévie de la norme dans la langue source, dévie de façon équivalente dans la langue cible ? Nous avons tous été confrontés à cela. Pour moi cela reste un problème non résolu, qui se traite au coup par coup et avec plus ou moins de bonheur. D'ailleurs la discussion, qui a été vive et enrichie par l'intervention de collègues ayant vécu en Afrique francophone, a conduit à quelques trouvailles.

Nous avons débattu d'un autre point : dans quelle mesure doit-on se soucier du « politiquement correct » qui n'était pas en vigueur dans les années soixante... mais qui l'est aujourd'hui, à la date où le roman est écrit ? Plus largement, doit-on donner l'impression que la narration est contemporaine des faits décrits ?

Nous nous sommes aussi accordé le plaisir d'une dispute sur un point pas franchement capital : il s'agissait de savoir si le mot « herb », feuille d'arbre donnée à titre de médicament par le *dibia* (laissé tel quel, c'est le sorcier), devait être traduit par « plante » ou par « herbe », le terme « simple » étant écarté d'office pour cause de niveau de langue. Quelle que soit la solution adoptée (l'herbe ayant pris, semble-t-il, le dessus), la face du roman n'en sera pas radicalement changée ! La lecture que Mona de Pracontal nous a fait de sa traduction, pas encore définitive, donne très envie de se procurer au plus vite *L'Autre moitié du soleil* (à paraître chez Gallimard).

Le lendemain, ce fut le dépaysement total : l'atelier de thaï animé par Jean-Michel Déprats et son professeur Rachod Satrawut, devant un public surtout composé d'ignares comme moi, qui n'avaient que quelques flèches indo-européennes dans leur carquois.

Le polycopié distribué me parut beau et mystérieux comme le disque de Phaistos. Ses signes harmonieux se déroulaient, groupés en petits segments... qui n'étaient, on l'a su après, que le fruit de la mansuétude de nos initiateurs : en réalité l'écriture thaï ne sépare pas plus les mots que la plume des scribes médiévaux. Rachod Satrawut buta plusieurs fois en le lisant à haute voix, dérouté par ces hachures inhabituelles !

Nous parcourûmes les 44 consonnes et les quelque 30 voyelles, les quatre intonations qui donnent quatre sens différents à la syllabe « ma » (et aux autres, les mots thaï étant monosyllabiques, sauf les mots empruntés). Nous sûmes aussi que, les mots étant invariables, seul leur ordre indique leur fonction grammaticale, et que tout déplacement était exclu (Ô Molière ! Que faire de ta belle marquise aux yeux beaux qui d'amour mourir font !). Les plus doués, à la fin de l'atelier, avaient pris quelques points de repère dans la forêt du texte. Nous sommes sortis de là tout heureux : contrairement au disque de Phaistos, le grimoire avait livré un petit coin de son mystère. Nous avons entendu sa musique, et nous savions qu'il parlait de l'éblouissement d'un adolescent assistant pour la première fois à une représentation théâtrale – ce qui a dû arriver au jeune Shakespeare, d'après Jean-Michel Déprats ! En tout cas, il a su nous faire comprendre et partager sa passion pour la langue thaï, le pays, les gens... Nous étions admiratifs et vaguement envieux : serions-nous capables de nous plonger dans l'étude d'une langue nouvelle, de nous engager à ce point ?

Pas de troisième atelier, hélas. Les horaires étant ce qu'ils sont, je n'ai pas pu assister à celui de Françoise Wuilmart sur *Une femme à Berlin*, ni à celui de polonais animé par Isabelle Macor-Filaska, ni à...

Je serais bien restée encore un peu. C'est toujours mélancolique, cette gare à 18 h, ce retour à l'hiver et au quotidien. Mais je ne rapporte pas que des calissons et de la lavande : il y a aussi le goût des textes et les parfums des autres rivages !